

Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 1 (1876)
Heft: 1

Artikel: Le beau, le bien et le vrai
Autor: Scholl, Jules-Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549598>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE BEAU, LE BIEN ET LE VRAI

Le Beau, le Bien, le Vrai ! On peut sous ces trois mots comprendre l'ensemble des connaissances humaines, la totalité de la science ; c'est l'expression la plus générale, mais aussi la plus complète de tout ce que peuvent rechercher et désirer le cœur et l'intelligence. Le Beau, le Bien et le Vrai sont les trois colonnes du temple de la Vérité, les trois soleils du royaume de la lumière. Sur l'autre rive du fleuve de la vie, nous trouvons, au contraire, le laid, le mal et le faux, qui sont les trois piliers du temple de l'erreur, les trois citadelles de l'empire des ténèbres. — Détournons-nous de cette région funeste pour parcourir rapidement le pays de la lumière. — Mais ici laissons aussi le langage des figures.

Le *Beau*, qui s'adresse à l'*intelligence* et au *sentiment*, a pour science l'*esthétique* ; le *Bien*, qui s'adresse au *cœur*, a pour science la *morale* ; le *Vrai*, qui s'adresse exclusivement à la *raison*, a pour science la *métaphysique*.

I.

Le Beau

— Il est difficile de le définir, de l'enserrer dans une formule générale. C'est en distinguant le beau des notions qui en diffèrent que nous arriverons à connaître sa nature et à nous rendre compte de son rôle.

Mais auparavant, ouvrons une courte parenthèse.

On entend souvent prononcer cette phrase : Cela est beau ; cela est laid, ceci est un chef-d'œuvre ; cela ne vaut rien. Combien de jugements téméraires dans la bouche des amateurs de littérature, qui jugent superficiellement des plus grands poèmes ; combien de critiques sommaires dans ces groupes d'amis des arts, qui parcourent d'un pas rapide les galeries de tableaux, jetant un regard dédaigneux sur une toile de mérite et s'extasiant peut-être devant une mauvaise aquarelle ! — On dit souvent qu'il ne faut

pas « *disputer des goûts* ; » qu'il est impossible de contenter tout le monde ; qu'on ne peut mettre toutes les têtes sous le même bonnet, et que, du reste, les opinions étant libres, si A trouve laid le groupe du Laocoon, son voisin B, n'a pas le droit de le taxer d'ignorance. Telle est, malheureusement, la doctrine courante en fait de beaux-arts.

Eh bien ! si cette manière de voir là était juste, il n'y aurait plus ni esthétique, ni poésie, ni critique, ni beaux-arts. Oui, sans doute, pour des choses indifférentes, il est permis de ne pas disputer des goûts. On peut, sans offenser l'esthétique, préférer la poire à la pomme ou une course pédestre à une promenade en voiture. Mais, dans le domaine de l'art, il faut disputer des goûts et des couleurs, car il y a des règles très-précises pour le beau, tout aussi bien que pour la morale et la recherche de la vérité.

Le beau se distingue essentiellement de l'*utile* et de l'*agréable*. Tout ce qui est beau est utile, mais tout ce qui est utile n'est pas beau. Il est certain que les arts, la peinture, la sculpture, la poésie, l'architecture sont utiles, car ils contribuent au développement intellectuel de l'humanité ; mais il n'est pas moins évident que les ustensiles de cuisine ou les objets les plus indispensables à la culture des champs ne sont pas beaux, malgré leur incontestable utilité pratique. Cette distinction est nettement accusée dans une foule de cas. Ainsi le laboureur qui admire une riche moisson et un vert pâturage contemple la nature d'un autre œil que le voyageur qui y cherche des sites pittoresques. Le beau diffère donc de l'utile. Il ne diffère pas moins de l'agréable. Le but d'un objet agréable est de procurer du plaisir ; ce que l'on cherche dans l'agréable, c'est la jouissance. Or, le but du beau n'est pas, avant tout, la jouissance. Le but du beau est la *réalisation d'une idée sous une forme sensible*. Sans doute la vue du beau doit nous réjouir, mais ce n'est pas là son but premier. L'agréable s'adresse à la partie *sensuelle* de l'esprit, si l'on peut ainsi parler ; il réjouit l'homme sans l'élever, sans le perfectionner. Le beau, par contre, a pour mission de purifier notre âme et de la rendre plus parfaite par la contemplation de l'idéal dans les limites de l'humaine imperfection.

L'essence du beau est l'*harmonie*. « En toutes choses, a dit Phocylide, le beau résulte de la justesse des proportions. » Le beau tend à l'union des deux principes du fini et de l'infini, du sensible et de l'intelligible, du visible et de l'invisible, de la forme et de l'idée. Le beau est la manifestation du principe qui est l'âme et l'essence des êtres et des choses.

Le beau se distingue, par conséquent, du *sublime*. Le sublime se meut au-delà du fini dans le domaine de l'immensité, de l'infini, de l'incommensurable. Le sublime ne tend plus à l'harmonie : il la dépasse ; l'équilibre est rompu. Le temps, l'espace, Dieu, l'absolu, le ciel, l'Océan, le désert, les Alpes, le génie, le dévouement sont sublimes.

Le caractère du beau, avons-nous dit, est l'harmonie, et sa mission, la *réalisation d'une idée sous une forme sensible*. Contemplez, en effet, les œuvres des grands maîtres : les Madones de Raphaël ou l'Apollon du Bel-

védère, les poèmes d'Homère ou les cathédrales gothiques. Ce sont bien là des œuvres humaines; ces dieux et ces madones ne sont point étrangers à nous; dans les épopées du chantre d'Achille et d'Hector, nous voyons toujours des hommes avec leurs passions, leurs vertus et leurs défauts, leurs enthousiasmes et leurs défaillances. Oui, mais si toutes ces figures, toutes ces créations du génie artistique sont humaines, elles sont en même temps supérieures à l'humanité vulgaire et illuminées d'un rayon venu d'un monde meilleur. L'art doit donc être à la fois profondément humain et profondément pénétré d'une vie idéale.

Un autre caractère du beau est la *variété dans l'unité*. « Homère, a dit Démocrite, doué d'une nature vraiment divine, a construit un édifice aussi régulier que varié. » — La monotonie est l'écueil du sublime comme elle est aussi celui du réalisme. Plus l'esprit est ouvert aux choses élevées, plus son horizon s'agrandit, plus les idées se multiplient, plus le génie créateur de l'artiste trouve de variété dans les objets extérieurs et dans les phénomènes de la conscience. Mais que l'artiste veille sur son imagination; qu'il ne la laisse point errer sans maître comme un coursier indompté, qu'il s'efforce de la gouverner, de la diriger afin de ne point négliger les lois de l'harmonie. Alors cette variété deviendra la source pure d'un art à la fois indépendant et bien ordonné. Car notre esprit se lasse de la variété même la plus brillante; il aspire à l'*unité*; il veut un point stable, un lieu de repos pour méditer et contempler dans leur ensemble la multitude des idées et des phénomènes. Le principe fondamental de l'art est donc l'harmonie, but suprême assigné jadis par Pythagore à l'organisation des mondes.

Le cadre restreint de cette étude ne nous permet pas de nous arrêter plus longtemps à ces considérations générales sur l'esthétique, à laquelle se rattache la *symbolique*, qui joue un rôle immense dans l'art.

Avant de passer au beau moral et au bien, il faut dire un mot des conditions de l'art, du réalisme, et, par suite, des caractères du laid.

Le caractère essentiel des beaux-arts est leur parfaite indépendance. Indépendant de la philosophie et de la religion, l'artiste ne doit être lié que par les lois du beau: son génie doit seul l'inspirer dans la réalisation de sa pensée. Avant donc de critiquer une œuvre d'art, tâchons de nous rendre compte de la pensée de l'auteur: quelle est l'idée qu'il a voulu rendre? Et quand nous aurons découvert l'idée, nous examinerons si cette idée a été rendue conformément aux lois du beau. Ces lois de l'esthétique sont seules compétentes pour classer une œuvre d'art, et seules absolues dans leur jugement. L'opinion que vous pouvez avoir ne sera donc que relative; si vous dites: Celà est beau; celà est laid, ces mots signifient uniquement: celà me plaît, ou: celà ne me plaît pas; — à moins, toutefois, que vous ne soyez un esthéticien comme Platon ou Lessing, ou que vous possédiez la sagesse des siècles qui seuls donnent aux œuvres d'art une consécration définitive.

Nous avons dit que l'artiste était indépendant. Mais qu'on ne croie pas,

comme on l'a fait, que cette liberté puisse le dispenser d'obéir aux lois de la morale et lui permettre de fouler aux pieds les règles du bon goût sous prétexte d'originalité. L'école réaliste, en peinture comme en poésie, suit une fausse route en se bornant à l'imitation stricte des faits extérieurs et en s'attachant de préférence à la reproduction des types les plus ordinaires et des idées les plus banales. Ce système est le suicide de l'art, car ce que nous demandons aux beaux-arts, ce n'est pas une copie des réalités prosaïques de la vie quoiidienne, mais l'expression d'une idée élevée sous une belle forme. L'art doit élever les âmes, mais il ne doit ni les enchaîner à la réalité vulgaire ni les dégrader par des peintures immorales.

Les caractères du *laid* sont le manque d'harmonie, une dissonance choquante, une rupture entre l'idée et la forme, la négation, en un mot, des lois du beau. On peut admettre le comique, quand il est de bon goût, et même le burlesque, quand il est gai et franc : j'avoue que la *Gigantomachie* de Scarron est, dans son genre, un poème amusant. Sans doute le burlesque, le grotesque, le comique même ne rentrent pas dans le domaine du beau, qui est essentiellement noble et sérieux, mais on peut leur accorder une place au soleil de la littérature. Je n'en dirai pas autant du laid proprement dit, car, d'après la définition que nous en avons donnée, c'est la négation même du beau. Tandis que le beau inspire la sympathie, le laid inspire une répulsion instinctive : il blesse à la fois les yeux et l'esprit. Il est plus odieux encore quand il se trouve en opposition directe avec le beau. Figurez-vous, par exemple, un Apollon avec un nez camus ou un pied de bouc comme un satyre ? Chanterons-nous les *Méditations* de Lamartine sur l'air du *Bon roi Dagobert* ? Non, cette seule proposition ferait frémir le lecteur. — Le caractère du laid éclate surtout dans la parodie, qui consiste à travestir une œuvre d'art, à la tourner en ridicule ou à introduire dans un passage sérieux ou sublime un mauvais calembourg. Une anecdote, souvent citée, du reste, fera mieux qu'une longue dissertation, comprendre la situation. — Il y a dans une tragédie les deux vers suivants :

« Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
« La vie est une opprobre et la mort un devoir. »

Un jour que l'acteur déclamait pathétiquement :

« Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir..... »

Un bouffon cria :

« De sa chemise on se fait un mouchoir !

Cette plaisanterie absurde suffit pour faire tomber la pièce.

Tel est le caractère du laid. Au lieu d'élever, il abaisse ; au lieu de perfectionner, il gâte, il salit.

Nous avons parlé jusqu'ici du beau dans l'art. Le beau moral a les mêmes

caractères : l'harmonie, la réalisation de l'idée dans le sensible, de l'infini dans le fini. Le beau donne la main au bien et au vrai. Le bien est toutefois distinct du beau, et c'est à tort que l'on a parfois identifié ces deux principes. Le beau moral n'est pas le bien, mais il peut être identifié avec la vertu. La contemplation de la beauté extérieure, la recherche de la perfection dans le domaine artistique est un acheminement vers une beauté supérieure : celle de l'âme. Platon a admirablement exprimé cette vérité dans ses immortels Dialogues ; je prends au hasard un passage du *Banquet*. — Diotime, la prêtresse de Mantinée, après avoir exposé à Socrate (1) la théorie de l'amour qui résulte de la contemplation de la Beauté, ajoute :

« Par là il (le Sage) sera amené à considérer le beau dans les actions »
» des hommes et dans les lois, et à voir que la beauté morale est partout »
» de la même nature, alors il apprendra à regarder la beauté physique »
» comme peu de chose. De la sphère de l'action il devra passer à celle de »
» l'intelligence et contempler la beauté des sciences ; ainsi arrivé à une »
» vue plus étendue de la beauté,..... lancé sur l'océan de la beauté, et tout »
» entier, à ce spectacle, il enfante avec une inépuisable fécondité les pen- »
» sées et les discours les plus magnifiques et les plus sublimes de la philo- »
» sophie ; jusqu'à ce que, grandi et affermi dans ces régions supérieures, »
» il n'aperçoive plus qu'une science, celle du beau. »

Diotime termine ainsi son discours :

« Je le demande, quelle ne serait pas la destinée d'un mortel à qui il se- »
» rait donné de contempler le beau sans mélange, dans sa pureté et sim- »
» plicité, non plus revêtu de chairs et de couleurs humaines, et de tous »
» ces vains agréments condamnés à périr, à qui il serait donné de voir »
» face à face, sous une forme unique, la beauté divine ! Penses-tu qu'il eût »
» à se plaindre de son partage celui qui, dirigeant ses regards sur un tel »
» objet, s'attacherait à sa contemplation et à son commerce ? Et n'est-ce »
» pas seulement en contemplant la beauté éternelle avec le seul organe »
» par lequel elle soit visible, qu'il pourra y enfanter et y produire, non pas »
» des images de vertus, parce que ce n'est pas à des images qu'il s'attache, »
» mais des vertus réelles et vraies, parce que c'est la vertu seule qu'il »
» aime ? Or, c'est à celui qui enfante la véritable vertu et qui la nourrit »
» qu'il appartient d'être chéri de Dieu ; c'est à lui plus qu'à tout autre »
» homme qu'il appartient d'être immortel. »

Ainsi parlait Platon il y a plus de 2000 ans.

II.

Le Bien

Il est important de ne point confondre le bien avec la morale. — Le mot

(1) C'est Socrate lui-même qui raconte l'entretien qu'il a eu avec Diotime.

bien comporte premièrement l'idée de *but* : le bien d'un être, c'est le but pour lequel cet être a été créé.

Le *mal* étant le contraire du bien, est donc, d'une manière générale, le contraire de la destinée normale d'un être.

Il y aura donc un bien pour les astres, un bien pour les minéraux, un bien pour les végétaux lorsqu'ils se développent conformément aux lois de leur nature. L'idée du bien s'accroît davantage chez les animaux et s'affirme définitivement chez l'homme. Le problème du souverain bien n'est pas autre chose que le problème de la destinée humaine. Étudiez la nature de l'homme, et vous aurez du même coup le programme de sa destinée.

Remarquons tout d'abord qu'il y a trois espèces de biens :

1^o Le bien physique qui procède du bien-être, et qui a pour résultat le plaisir.

2^o Le bien intellectuel, qui a sa racine dans la science, et a pour résultat la connaissance ;

3^o Le bien moral, qui a pour principe le devoir, et pour fruit l'exercice de la vertu.

De là trois théories au sujet de la destinée humaine :

A. — L'HOMME, a-t-on dit, *est né pour le plaisir !*

Il est certain que l'homme est né pour être heureux ; le bonheur est le but qui lui est proposé. Cette vérité est incontestable. Seulement il faut s'entendre sur le genre de ce bonheur et ne pas vouloir le poursuivre en dehors de la vertu, ou par une conduite hypocrite, car s'il est vrai que le bonheur doive être la conséquence de l'accomplissement du devoir, il est faux et illusoire de ne pratiquer la vertu qu'en vue du bonheur. J'anticipe ici sur le développement de mon sujet, mais il était nécessaire de distinguer les deux notions très-différentes de bonheur et de plaisir. Un grand nombre d'hommes tiennent, — plusieurs philosophes ont tenu — le langage suivant :

« L'homme est né pour jouir. La vie présente existe seule, et elle est courte. La somme des maux dépasse souvent celle des biens : la sagesse consiste donc à naviguer avec prudence à travers les écueils de l'existence à supporter les maux inévitables, et à vider la coupe du plaisir le plus souvent possible. L'avenir nous est inconnu ; le présent même est incertain ; l'âme, la vie future, chimères que personne n'a vues : le plaisir est tout, et l'homme est la mesure de toutes choses. » — Telle est, sous sa forme la plus simple, la morale du système appelé *matérialisme*. Dans ce système, la pratique apparente de la vertu n'est plus qu'un moyen de passer doucement sa vie ; il n'y a plus de principe moral supérieur au caprice humain : « l'homme, a dit Protagoras, est la mesure de toutes choses. » Les conséquences logiques du matérialisme sont l'athéisme et l'égoïsme, la recherche unique de l'intérêt personnel. Je sais bien qu'on prêche rarement un égoïsme aussi peu voilé que celui que nous venons d'indiquer, car les conséquences logiques de cette doctrine seraient tellement terribles pour l'hu-

manité entière que l'imagination, même la plus hardie, ne peut l'envisager sans effroi. C'est pourquoi les matérialistes les plus décidés de tous les temps : Epicure, Hobbes, Helvétius, Büchner, contredisant ainsi leur propre théorie, ont recommandé et pratiqué la vertu, parce que l'homme en a besoin et qu'il ne saurait s'en passer. Nous verrons tout-à-l'heure que l'homme ne peut se contenter d'une vertu purement terrestre, ni même d'une simple morale spiritualiste; toutefois, le fait que le matérialisme lui-même rend hommage à la vertu, condamne la doctrine du plaisir. L'hédonisme mutile la nature humaine; il ne satisfait que le corps et les sens; il néglige ou supprime l'esprit, il anéantit l'âme. L'homme n'est donc pas né pour le plaisir.

B. — Mais *l'homme est peut-être né pour la science ?*

Vivre pour la science, travailler incessamment au progrès des arts et des lettres; rechercher l'origine des choses; dissenter doctement sur la nature de Dieu, et sur celle de l'homme, sur les phénomènes de la nature et sur ceux de la conscience; explorer le ciel et la terre, les montagnes et les vallées, prendre, en un mot, possession de l'univers entier par la pensée pour parvenir à la connaissance, — c'est assurément une noble tâche, un but magnifique bien propre à séduire les intelligences d'élite, à enflammer d'une invincible ardeur les esprits généreux. Posséder la science; découvrir et sonder les puits sans fond de la philosophie, déchiffrer les annales de l'humanité la plus reculée, pénétrer dans le secret de la pensée des grands hommes. — quelles délices de l'intelligence, quelles voluptés de l'esprit ! Ce plaisir, du moins, loin de rabaisser l'homme, comme le plaisir sensuel, l'élève, élargit son horizon, dévoile de nouvelles terres à ses yeux éblouis. Ce n'est que par l'étude que l'humanité peut arriver à la conquête de la sagesse, — si tant est qu'elle doive posséder un jour, ici-bas, cet inestimable trésor; — ce n'est que par la recherche et la critique que l'on peut s'emparer du vrai, caché souvent sous les vastes décombres des opinions fausses. La science est semblable à un immense laurier qui ombrage de ses rameaux innombrables les peuples divers. Heureux celui qui aura, dans sa carrière, pu cueillir quelques feuilles de cet arbre superbe !

Mais, quelque soit mon respect pour les savants et mon amour pour l'investigation scientifique, je nie que la *science* (je ne dis pas la *connaissance*), soit le but assigné à la destinée humaine, et voici mon argument :

Voyez ce savant qui, durant toute sa vie, a pâli sur les livres, dont les veilles studieuses ont enrichi le monde de tant d'ouvrages précieux, dont le front se courbe sous le poids des couronnes que lui décernent à l'envi ses admirateurs, — le voici arrivé au terme de sa longue carrière. Il jette sur le passé un regard mélancolique et, laissant tomber sa plume, il murmure ces tristes paroles : « O Vanité ! J'ai travaillé pour ma propre gloire ; j'ai poursuivi la renommée ; j'en ai fait mon idole ; j'ai consumé mes jours en pure perte dans une vaine curiosité. Le flambeau de la science n'a point éclairé mon âme, il ne l'a pas rendue meilleure et ne l'a

point conduite aux vérités éternelles. Que me reste-t-il de mes travaux ? Un peu de fumée et de longs regrets. Vanité des vanités ! »

La recherche de la science pour elle-même, ne saurait donc être le but de l'activité humaine. Quelque excellente qu'elle soit, la science n'est rien en elle-même : elle n'a de valeur qu'autant qu'elle contribue au développement moral de l'homme.

Si l'homme n'est fait ni pour le plaisir, ni pour une poursuite stérile de la science, *il est donc né pour la vertu*. Le but de la vie sera, dès-lors, la pratique du devoir, et toutes nos facultés physiques et intellectuelles, toute notre activité doit donc tendre vers cet idéal suprême : le *Bien* au sens absolu, la perfection. La recherche de la vertu satisfait toutes les aspirations de l'homme ; elle seule correspond à sa vraie nature, en lui présentant un but placé au-delà d'un monde imparfait et transitoire.

Remarquons aussi que, des trois buts proposés à l'activité humaine, ce dernier est seul accessible à tous, car dans toutes les positions sociales, au milieu de toutes les vicissitudes de l'existence, il est possible de pratiquer la vertu.

Supposons un instant que l'homme soit né pour le plaisir. Ah ! parmi les millions d'êtres humains qui couvrent la surface du globe, dites-moi combien réunissent les conditions nécessaires pour goûter un plaisir sans mélange ? Donnez à ces élus la beauté du corps et tous les charmes de l'intelligence, placez-les au faite des honneurs et des grandeurs ; hélas ! pouvez-vous empêcher la maladie et la mort d'entrer dans leurs demeures dorées, pourrez-vous chasser l'ennui et l'insomnie qui ont pris place à leur chevet !

La possession de la science dans une certaine mesure, est plus accessible à tous. Toutefois, un Maître plus puissant que nous distribue, selon son bon plaisir, à ses créatures les dons de l'intelligence, et l'étincelle du génie. Du reste, notre activité, quelque infatigable qu'elle puisse être, ne peut jamais s'exercer que sur un terrain très-limité, par suite de l'impuissance de notre esprit à tout comprendre et de l'immensité du champ de la science. Il n'y a pas de génie universel : il n'y en aura jamais. Prétendre franchir les bornes posées à notre activité et à notre entendement, c'est vouloir escalader le ciel ; c'est imiter la conduite criminelle du docteur Faust.

La pratique de la vertu, l'accomplissement du devoir sont donc les seuls buts véritables de l'existence, par le fait même que seuls ils sont réalisables pour tous les hommes, et dans toutes les positions de la vie.

Avant de parler de la nécessité d'une sanction suprême de la loi morale, nous devons indiquer une distinction fondamentale entre le beau et le bien.

Nous avons vu que l'essence du beau est l'harmonie, la mesure parfaite, l'équilibre entre les divers éléments qui le constituent. « Il y a une mesure dans les choses, a dit Horace, en deçà et au-delà de laquelle l'équilibre ne saurait subsister. » Aristote a basé toute son éthique sur ce principe du

juste-milieu. Ainsi, pour le philosophe de Stagyre, la justice est le juste milieu entre une trop grande indulgence et une sévérité exagérée ; la tempérance, le milieu entre l'ascétisme et la mollesse, etc. Ce système a beaucoup en sa faveur ; il est admissible dans une foule de cas secondaires, et il est certain que la modération est une vertu. Toutefois, le juste-milieu ne saurait constituer un principe ; il est insuffisant et même illogique, dans les questions fondamentales de l'esthétique et de la morale. Dites-moi où est le juste-milieu entre une mélodie et une dissonance, entre le mensonge et la vérité ? Dans le domaine moral il n'y a pas de crépuscule, pas d'intermédiaire entre le jour et la nuit.

L'accomplissement du devoir étant donc le but de la destinée humaine, quelle sera la loi qui sanctionnera ce but ?

Sera-ce, comme le prétend Kant, l'*impératif catégorique*, c'est-à-dire une voix intime ordonnant à l'homme de faire le bien, non pour la satisfaction de son propre intérêt, mais pour obéir à ce précepte absolu : Tu dois ? — Je ne le pense pas. Quelque soit l'importance du devoir en lui-même et la haute valeur de la conscience, il est imprudent de placer dans le cœur de l'homme lui-même la loi suprême, le tribunal auguste devant lequel doivent comparaître toutes nos actions. Car, le meilleur des hommes peut être égaré dans sa conscience par de faux raisonnements, par des opinions illusoires ; il ne saurait réclamer pour lui-même la sagesse absolue. Si donc les hommes, pris individuellement, sont tous sujets à l'erreur, l'humanité, — qui n'est autre chose que l'ensemble des individualités, — ne saurait être en possession de la vérité absolue. La loi morale déposée dans la conscience doit donc trouver en dehors d'elle, la sanction qu'elle réclame.

C'est ainsi que nous sommes amenés à constater la nécessité de la *Religion*, — et j'ajoute : *Religion révélée*, car la religion naturelle n'est, en dernière analyse, qu'une philosophie humaine.

Quelle est, en effet, l'essence de toute religion au sens le plus général du mot ?

La religion est le lien qui nous unit au monde invisible ; elle nous enseigne une doctrine supérieure aux opinions humaines, au nom d'un Dieu-esprit, créateur, conservateur et souverain juge du genre humain. Dieu, terme suprême de toutes nos aspirations, principe et but de l'existence, est donc aussi la volonté parfaite, la sanction de la loi morale. La perfection est un attribut essentiel de la divinité, telle que la conçoit la raison. Dieu n'est pas identique au bien (comme le disent Platon et les philosophes de l'Ecole d'Alexandrie), mais il donne au bien sa raison d'être.

En résumé, le bien est donc tout d'abord ce à quoi un être est destiné. Le bien, pour l'homme, ne consiste ni dans le plaisir, ni dans la science mais uniquement dans la pratique de la vertu d'après les règles de la conscience. Mais il faut au devoir lui-même une sanction plus haute. Elle se trouve dans la religion qui, par son caractère révélé, oppose aux opinions

variables des hommes la volonté immuable de la divinité. Dieu donne donc sa sanction à la loi morale. Dès lors, la mesure de toute chose n'est plus dans l'homme, mais en Dieu.

III

Le vrai

Quand Jésus, amené devant Ponce Pilate, déclara qu'il était venu dans le monde pour « rendre témoignage à la Vérité, » le gouverneur romain, imbu du scepticisme de son époque, haussa les épaules et demanda d'une voix légèrement ironique : « Qu'est-ce que la vérité ? » — En présence des opinions diverses de notre siècle si mouvementé, en face des théories diamétralement opposées et des écoles rivales qui s'anathématisent les unes les autres, on est parfois tenté d'imiter Pilate et de répéter : « Qu'est-ce que la vérité ? et si elle existe, où est-elle ? »

Et cependant, j'ose affirmer que la vérité existe et qu'il y a un vrai absolu.

« Ah ! s'écriera peut-être un lecteur, vous croyez donc avoir la science infuse et le monopole de la lumière, tandis que le reste du monde est plongé dans les ténèbres ! » — Eh ! non, mon cher lecteur, pas plus que vous je n'ai de prétentions à la science universelle : je dis seulement que l'esprit humain a besoin du vrai et que le vrai doit exister.

Qu'est-ce donc que le vrai ou la vérité ?

Le vrai est la *parfaite identité de l'idée et de son objet*. Le vrai s'adresse donc à la *Raison* seule, qui est son critère suprême : le vrai absolu est ce qui est parfaitement conforme à la raison absolue. Or, la raison est la faculté qui nous permet de généraliser les idées particulières pour en tirer les principes fondamentaux et aboutir ainsi aux causes finales. La raison absolue a pour domaine l'infini. De là la relation qui existe entre le beau et le vrai, qui tous deux ont pour domaine l'infini. Le beau, a-t-on dit avec éloquence, n'est que la splendeur du vrai. Ainsi donc, ce qui est parfaitement beau est également parfaitement vrai, et tout ce qui est vrai resplendit d'une beauté suprême. Ajoutons que le bien, qui a des affinités avec la beauté morale, a aussi pour caractère la vérité ; car que serait une vertu qui n'aurait pas de réalité ?

Le faux ou l'erreur est ce qui est contraire à la raison absolue.

Nous avons dit que le vrai absolu est conforme à la raison absolue. Toutes choses, toutes les opinions, toutes les doctrines, toutes les religions doivent être soumises à ce critère : si elles résistent à l'épreuve, elles en sortiront plus éclatantes et plus fortes, comme l'or purifié dans le creuset.

Mais qu'on ne répète pas cette phrase banale : « Votre opinion choque *ma* raison : donc elle est mauvaise. » Ce n'est pas de la raison individuelle qu'il s'agit ici, mais de la Raison absolue, à laquelle nous ne pouvons arriver que par l'abstraction et qui est supérieure à notre intelligence individuelle impuissante et bornée. — On dit souvent aussi : « Telle doctrine est contraire au sens commun ! » Cela ne prouve pas cependant qu'elle soit erronée. Ce sens commun est une qualité inférieure de notre esprit, laquelle ne porte que sur les questions de la vie quotidienne. Ce qui est contraire au sens commun peut être en conformité parfaite avec la Raison absolue, qui se meut dans le monde intelligible infiniment élevé au-dessus du monde transitoire des phénomènes.

On estime souvent que ce qu'il y a de plus vrai est ce qui est le plus généralement admis ; quelques philosophes même ont employé cet argument. Il est avéré toutefois que ce qui est le plus généralement admis est très souvent ce qu'il y a de plus faux. Nous n'en citerons que quelques exemples.

Au 17^e siècle, on admettait généralement que la terre était immobile au centre de l'univers et que les autres astres gravitaient autour d'elle. Galilée, renouvelant le système de Copernic, soutint le mouvement de notre globe autour du soleil. On le traita de fou ; il eut contre lui non-seulement l'immense majorité des hommes de son temps, mais encore les docteurs les plus savants de l'Italie ; il fut condamné à rétracter son erreur prétendue... et cependant la terre tourne et Galilée avait raison.

En zoologie, on a cru longtemps que la taupe était aveugle et causait beaucoup de dommage en dévorant les racines des plantes ; aujourd'hui, l'on sait que la taupe a des yeux — fort petits, il est vrai, — et qu'elle ne mange jamais de substances végétales : elle préfère mourir de faim plutôt que d'y toucher.

On admet généralement que l'eau éteint le feu ; on dit même : être ennemi comme l'eau et la flamme. Toutefois, en chimie, on connaît des substances qui brûlent sur l'eau, et l'eau versée sur le pétrole ne fait qu'en raviver l'ardeur.

Il serait facile de citer d'autres exemples. Mais nous nous bornons à constater que le vrai n'est pas toujours ce qui est le plus généralement admis. Bien plus, quand même le vrai n'aurait plus dans le monde entier une seule âme qui croirait en lui, il n'en serait pas moins toujours le vrai, car le vrai suppose la conception des idées de la raison, dépouillées de toute forme, de toute manifestation sensible : il est en dehors et au-dessus du monde visible.

Cette indépendance souveraine du vrai le place au-dessus de toutes les opinions diverses qui divisent et diviseront longtemps encore notre pauvre humanité. « La vérité, a dit récemment un philosophe éminent, M. Alfred Fouillée, la vérité, plus large que nos systèmes, accorde une place dans son sein aux choses les plus opposées : elle ne divise pas, elle unit pour régner. » — Le même auteur ajoute, quelques lignes plus bas : « Pour

» réfuter, il faut donc non détruire, mais construire, et absorber ce que les autres ont dit de vrai dans une vérité plus large, plus compréhensive. »

Nous avons vu que, dans le domaine de l'esthétique, l'esprit humain aspire à l'unité. Il n'aspire pas moins à l'unité dans les domaines de la métaphysique et de l'éthique ou morale.

La vérité est *une*, tel est le postulat le plus formel, le plus absolu de la raison. Il est impossible d'admettre qu'une chose puisse à la fois être et n'être pas; il n'est pas moins illogique de penser que toutes les opinions se valent et que deux théories opposées puissent être vraies l'une et l'autre dans leur totalité. Deux propositions contradictoires, se rapportant toutes deux à un seul et même objet, ne sauraient être également vraies l'une et l'autre. Il est évident que l'une des deux est fausse. Par conséquent, la raison exige l'existence d'une vérité une, absolue, indivisible, réunissant en elle les éléments divers des vérités particulières.

C'est ainsi que la Vérité, reine pacifique du monde des intelligences, s'unit au Beau et au Bien pour établir partout l'harmonie.

Nous pourrions poursuivre longtemps encore l'étude, même rapide, de l'immense sujet dont nous avons tracé l'esquisse: qu'il nous suffise d'en avoir dessiné aujourd'hui les lignes principales.

Avant de nous résumer et de conclure, nous devons encore élucider un point particulier.

A en juger par une rapide lecture, on a pu croire que nous posions, comme terme suprême, la seule raison, et que nous lui subordonnions les enseignements de la religion, à laquelle, toutefois, nous attribuons une autorité souveraine. Ce passage ne doit pas être mal compris.

Oui, nous posons au sommet de l'échelle la *Raison*, — mais ce n'est point la raison individuelle, orgueilleuse et fragile, — c'est la *Raison absolue*, la Raison au sens abstrait, que nous ne pouvons saisir que par la pensée et qui, même au point de vue purement philosophique (le seul dont nous nous occupons ici), doit être un des attributs du Dieu suprême, dont l'idée ne se sépare pas de celle de la perfection. Si donc nous disons que toute religion: Christianisme, Judaïsme, Islamisme ou Paganisme, doit être soumise au critère de la Raison, nous voulons dire seulement ceci:

Il est téméraire de prétendre qu'une religion, par le fait qu'elle est basée sur la croyance au surnaturel (ce qui est le propre de toutes les religions), soit en opposition avec la Raison. Elle doit, au contraire, pour être vraie, être en harmonie parfaite avec elle. Les enseignements de la religion peuvent, je l'admets, choquer la raison individuelle de telle ou telle personne, mais il ne s'en suit pas que cette doctrine soit en contradiction, ni même en opposition, avec la Raison suprême, avec le Vrai absolu. Le problème est précisément de trouver cette conciliation. « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que ne le pense votre philosophie » disait Hamlet. Et l'astronome Laplace, qui, cependant professait l'athéisme, a dit cette remarquable parole: « Ce que nous savons est peu de chose,

mais ce que nous ignorons est immense.» — Sans doute, la nécessité d'une foi positive est évidente, afin que l'esquif léger de notre existence ne soit pas perpétuellement ballotté sur l'Océan de l'intertitide ; mais sachons faire la part du mystère, et renoncer à nos hypothèses personnelles ; sachons attendre avec patience le moment où le plan de l'histoire du monde nous sera dévoilé : Alors nous contemplerons ce panorama magnifique, et nous comprendrons que bien des choses qui paraissaient imparfaites aux yeux de notre faible entendement étaient dans une harmonie constante avec la Sagesse éternelle, la Raison suprême et absolue.

Je me résume :

Le Beau, le Bien et le Vrai ont chacun leurs lois immuables.

1^o Le *Beau*, qui se distingue de l'*agréable* et de l'*utile*, est la *réalisation d'une idée sous une forme sensible*, et a pour but l'*harmonie* des proportions. Mais le beau physique et artistique n'est que l'image du beau moral, qui tend la main au bien, sans toutefois se confondre avec lui.

2^o Le *Bien* est originairement le *but* pour lequel un être a été créé. Le problème est donc celui de la *destinée humaine*. Or, l'homme n'est né ni pour le *plaisir* ni pour la *science* exclusive ; il est né pour la pratique de la *vertu*, et l'obéissance à la loi morale du *devoir*, loi qui trouve sa sanction en *Dieu*, lequel se révèle à nous par un enseignement supérieur aux opinions humaines, c'est-à-dire par la *religion*.

3^o Le *Vrai* est la *parfaite identité de l'idée avec son objet* ; il s'adresse exclusivement à la *Raison*, mais cette raison n'est pas celle de l'individu : c'est la Raison absolue, dont la nôtre n'est qu'un reflet. Le *Vrai* absolu est au-dessus de toute manifestation sensible ; dépouillé de toute forme, il se meut dans le domaine de l'infini. La Raison suprême, critère des opinions diverses, nous amène donc à la conciliation des idées les plus opposées. Le Beau, le Bien, le Vrai, forment, en dehors du monde des phénomènes, sous l'égide de l'*Etre* parfait, l'union harmonique de toutes les oppositions, idéal divin auquel tendent toutes les aspirations de l'âme, de l'intelligence et du cœur.

Bienne, 8 janvier, 1876.

JULES-CHARLES SCHOLL.

